

La femme et le ressentiment selon SCHELER

Le mode d'élaboration et l'intensité du ressentiment, dans les collectivités et chez les individus, dépendent en premier lieu, nous l'avons dit, de facteurs personnels propres ; en second lieu, de la structure de la société au sein de laquelle vivent ces hommes ; structure sociale qui dépend, à son tour, de certains facteurs héréditaires, propres à la catégorie d'individus qui domine à tel moment de l'histoire, et de leur façon d'articuler les valeurs. Étant donné que le ressentiment ne peut éclore sans un certain sentiment d'impuissance (impuissance dont le domaine est de soi infiniment variable), il se présentera donc en définitive, comme le symptôme d'un « affaiblissement » vital. Sans préjudice de ces conditions très générales, il est des ressentiments dont l'élaboration dépend moins de dispositions *individuelles* que du seul fait d'une certaine « situation » humaine, de type courant. Je ne dis pas que tout individu qui se trouve dans une « situation » de cet ordre doit succomber au ressentiment ; ce serait une absurdité. Je dis seulement que la *forme* même de ces « situations » comporte déjà un certain *potentiel* de ressentiment, indépendamment des dispositions propres aux personnes qui s'y trouvent engagées.

C'est le cas de la femme, par exemple, plus faible, partant plus rancunière, obligée, pour plaire à l'homme, de rivaliser avec ses semblables, et précisément pour ce qui est de ses qualités personnelles les moins variables. Il n'est donc pas surprenant que ce soit sous le régime du matriarcat que soient nées les divinités les plus vindicatives (comme la sinistre légion des Euménides). Dans ses *Euménides*, ESCHYLE nous a dépeint, d'une façon très parlante, la purgation du ressentiment par la vertu médicinale des divinités de la nouvelle culture virile représentée par Apollon et Athénée. Il est très significatif aussi que le type légendaire de la « sorcière » n'ait point de pendant masculin. La forte propension des femmes à médire du prochain par besoin de s'exprimer est à la fois symptôme de ressentiment et procédé d'autothérapeutique. Mais si la femme est plus particulièrement exposée au danger du ressentiment, c'est que, dans l'activité essentielle de sa vie, c'est-à-dire dans son amour naturel pour l'homme, la situation que lui attribuent la nature et les mœurs, d'être *celle que l'on recherche*, comporte précisément ce double caractère de réaction et de passivité. La rancune qui suit à l'injure d'avoir été négligée ou repoussée par l'autre sexe se prête d'autant plus aisément à un refoulement qu'elle résiste plus à la honte du reproche ou de l'aveu ; aussi bien la pudeur et l'orgueil lui interdisent-ils tout appel, partant toute « satisfaction » publique. Combien plus chez la femme, à qui un sens de la pudeur plus développé et les mœurs mêmes imposent à cet égard la plus grande réserve.

Max SCHELER, *L'homme du ressentiment*, pp. 36-38,
écrit en 1912 et remanié en 1919,
publié en 1958 aux éditions NRF Gallimard.